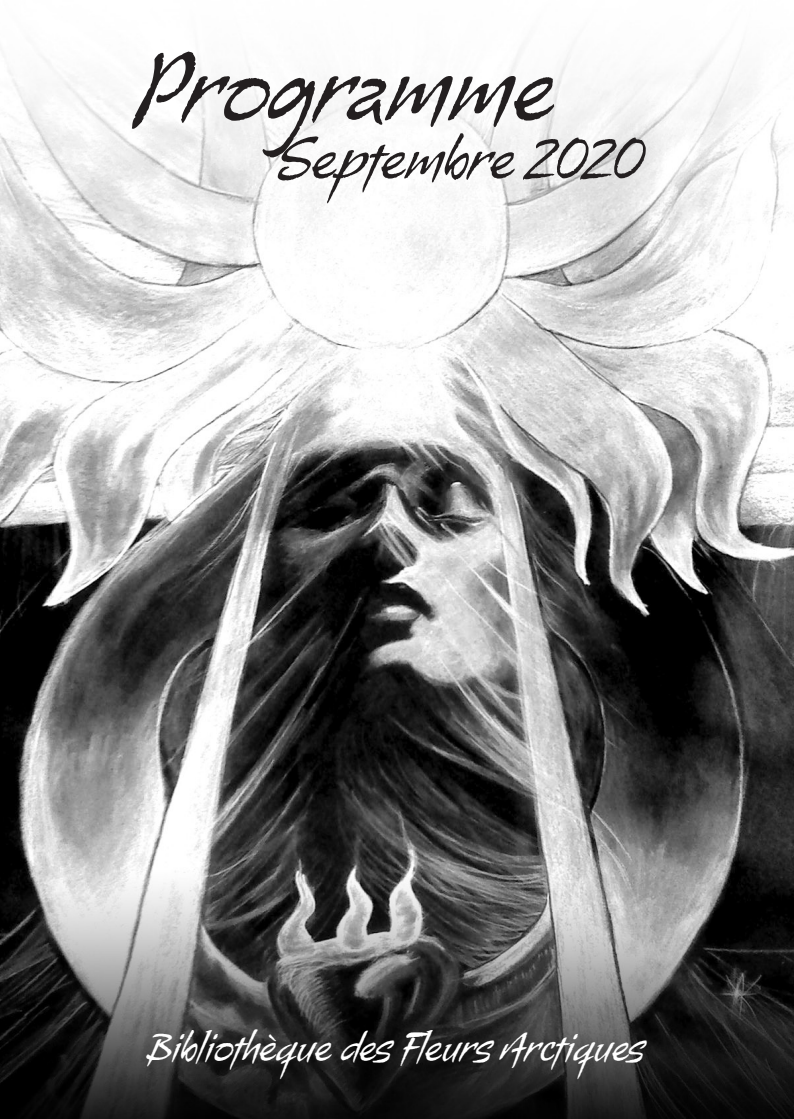
Programme
Septembre 2020



Bibliothèque des Fleurs Arctiques

Édito

Septembre 2020, une rentrée normale, puisqu'on vous le dit... Il y a un temps pour prendre ses aises, et un temps pour prendre sur soi et « apprendre à vivre avec le virus », en participant bien sûr à l'effort de guerre pour la bonne remise en marche du Capital (qui se serait arrêté, donc...). La nouvelle normalité qui nous est proposée ressemble malgré tout beaucoup à l'ancienne, avec quelques améliorations dans les dispositifs répressifs et gestionnaires. Retour à l'école, élèves entassés dans les classes, avec ou sans masques selon l'âge, et sans distanciation, trop coûteuse à mettre en place. Ce retour à l'école des plus jeunes permet alors aussi celui des plus vieux, même si la plupart y sont retournés depuis un moment déjà, sans compter ceux et celles qui n'ont pas cessé de travailler, soignants, livreurs, et autres travailleurs dont le rôle est « indispensable » à la bonne marche de la vie économique et sociale, qui n'ont jamais été confinés. Métro-boulot-dodo avec le virus, donc. On a vu comment les vies ont été triées par l'économie du soin et on continue à voir comment la circulation renouvelée du virus suit les logiques intrinsèquement inégalitaires du capitalisme. Les pauvres et toutes les sortes d'indésirables et d'improductifs sont à la fois les plus fragiles et les plus touchés. L'enfermement avec le virus, donc. Mais il est clair que l'urgence sanitaire est toujours moins urgente que les impératifs économiques et répressifs et, une fois l'affolement de mars-avril passé, on s'inquiète davantage du fait que les jeunes s'éloignent de l'école et du travail au point de perdre l'habitude d'y être contraints, que de la hausse des contaminations. Pour le bien de l'économie, un nouveau confinement généralisé doit être évité à tout prix, et ce seront désormais des « confinements ciblés », d'autant plus carcéralisés sur des statuts d'enfermements administratifs, qui seront mis en place, associés à la très experte notion de « clusters ».

Mais l'instauration en catastrophe de cette nouvelle normalité, sous des formes diverses sur l'ensemble de la planète mais toujours sous l'égide de la peur et de l'urgence sanitaire, avec tout ce que ces notions ouvrent de potentialités répressives, ne se généralise pas sans réveiller partout des formes de refus, de révoltes et d'attaque qui s'engouffrent dans les brèches du monde qui se construit contre nous, avec une intensité à la hauteur des enjeux. Dans les prisons, les camps, les lieux de rétention, ont lieu mutineries et évasions collectives. Partout dans le monde (et plus encore sans doute ailleurs qu'en Europe), les grèves spontanées se multiplient, avec des formes d'action que les syndicats peinent à canaliser. Des livreurs et autres travailleurs précaires trouvent le moyen de briser l'atomisation inhérente à leur statut pour cesser le travail et manifester en nombre. Hors des lieux de travail ou d'enfermement, les Etats-Unis connaissent une vague de manifestations émeutières dont l'intensité se renouvelle sans cesse depuis l'assassinat de Georges Floyd par la police au début de l'été.

Pour cette réouverture de la bibliothèque, nous proposons deux moments de réflexion en lien avec ce contexte de

mobilisations intenses à un niveau mondial. Le samedi 3 octobre, on prendra le temps de discuter de la phase émeutière en cours aux Etats-Unis à partir de la projection d'un documentaire qui s'intéresse en profondeur aux émeutes de Ferguson en 2014 et à leurs complexités subversives, et le vendredi 18 septembre on discutera de la nécessité et de l'importance de l'internationalisme aujourd'hui, et des formes que pourrait prendre la solidarité internationale sans compter sur « l'efficacité » structurelle du Parti...

Nous reprenons les ciné-club qui auront lieu tous les lundis soirs à 19h30, avec des films que l'on propose surtout pour les discussions qu'ils nous semblent pouvoir susciter, ainsi que les groupes de lecture hebdomadaires le dimanche à 16h, au cours desquels, entre autres propositions plus ponctuelles, on s'attachera à confronter les points de vue et analyses à partir de la lecture du texte le moins orthodoxe de Marx, le « Fragment sur les machines ». Comme il ne s'agit pas d'approfondir une quelconque érudition de chapelle sur la question, mais plutôt de trouver dans ces lectures et les discussions qu'elles provoquent un peu de vitalité théorique et pratique pour combattre ce monde aujourd'hui, aucun prérequis n'est nécessaire, à part peut-être de ne pas y venir strictement « en touriste ». La diversité des approches, y compris très critiques, ne pourra qu'enrichir les discussions que nous espérons vivifiantes et acérées.

Les permanences sont ouvertes le vendredi pour permettre à tous ceux et celles qui le voudraient de rencontrer les participants de ce projet, de proposer des initiatives ou de discuter de choses et d'autres, de consulter ou d'emprunter livres et brochures...

Il est plus que jamais nécessaire de réfléchir et d'agir face à cette nouvelle normalité qui intensifie encore le contrôle et l'exploitation de tous, et de trouver les moyens de s'armer contre ces évidences toujours gestionnaires qu'on veut nous imposer !

Lundi 14 septembre 19h30

Le vent se lève

Ken Loach - 2006
VOSTF - 124'

Le vent se lève, sorti en 2006, est un film de Ken Loach qui inscrit son récit dans les guerres irlandaises de 1919 à 1923. Guerre contre l'occupant britannique de 1919 à 1921. Guerre civile de 1921 à 1923.

Le film retrace le parcours de deux frères, Damien et Teddy

O'Donovan, tout deux membres de l'IRA et confrontés aux différentes phases du conflit. De l'unité d'abord, face à l'empire britannique. Aux divisions ensuite, entre partisans du compromis par la partition du territoire irlandais, et volonté de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire totale.

Le réalisateur livre ici une splendide fresque poétique, entre courage, renoncements et trahisons, sur fond de paysages irlandais diablement bien filmés. Une fresque politique également, à la subjectivité assumée. Le réalisateur, qui réclama en 2013 la privatisation des obsèques de Margaret Thatcher, est sans équivoque dans le portrait qu'il dresse de l'occupant et des « Black & Tans » (unité auxiliaire composée d'anciens combattants de la première guerre mondiale). Sans équivoque aussi dans son positionnement en faveur de la poursuite du conflit, contre les partisans du compromis. Malgré son côté poignant et l'attachement que l'on porte aux protagonistes (notamment grâce à un Cillian Murphy en pleine forme à tout pile trente ans), le style documentaire de Ken Loach reste et émeut. Ainsi le film offre suffisamment de recul pour se questionner, y compris au-delà de ce qu'il montre des prises de position du réalisateur, sur l'ambivalence de la guérilla vis à vis des populations qui l'hébergent, la soutiennent ou en font partie. Il s'agira donc aussi de questionner ce qu'il y a de problématique dans ce passage de la lutte révolutionnaire à la guerre d'indépendance anti-impérialiste et nationaliste.

Vendredi 18 septembre 19h

Contre le chacun chez soi, pour les révoltés de partout et d'ailleurs

Quel internationalisme révolutionnaire aujourd'hui ?

Faire exister des rapports avec les révoltes d'ailleurs, qui ont lieu dans d'autres endroits que ceux ou chacun se situe précisément, est d'une importance capitale d'abord. Déjà, c'est la porte qui permet de sortir des raisonnements étriqués, coincés à des échelles absurdes et bien souvent autant institutionnelles que mythologisées comme la ville, le quartier, ou encore le pays, le peuple ou la nation. Ce faisant, le discours s'affine en trouvant le chemin d'une universalisation concrète, du côté des luttes et des révoltes, ce qui permet alors une attaque et une critique de l'État, à titre d'exemple, mais l'État en tant que système, et pas simplement de l'État français, américain ou chilien. Un des questionnements, que l'on pourrait voir comme un des enjeux de l'internationalisme, devient alors de garder la complexité de chaque situation singulière tout en pensant, critiquant et attaquant l'ensemble. C'est un questionnement nécessaire, car il découle de la pensée qui aborde l'État comme une structure de pouvoir allant à l'encontre de la liberté de chacun comme de tous, et que ce « chacun » et ce « tous », pour recouvrer cette liberté, doivent l'attaquer et la critiquer dans ses fondements, et ce quels que soit leurs histoires ou l'endroit où ils y sont confrontés. Ces raisons viennent évidemment conforter une empathie immédiate avec les révoltes d'ailleurs, qui peine parfois à trouver de quoi se réaliser dans la pratique.

Des brigades internationales pendant la guerre d'Espagne à l'attaque des intérêts d'un État contre lequel d'autres se révoltent, en passant par les luttes contre les guerres coloniales, l'élan internationaliste a d'ailleurs une histoire, et toujours les révolutionnaires de toutes sortes ont cherché à dépasser l'enfermement de « leurs » frontières pour se solidariser en parole et/ou en actes avec d'autres révoltés ou révolutionnaires et ne pas se satisfaire de considérer que la révolution se fera parce que chacun lutte là où il est. Néanmoins, cette histoire a aussi montré certaines limites. Limites de l'anti-impérialisme, avec ses écueils « orientalistes » (vive la violence et les armes quand ça se passe loin et que c'est « exotique », mais vive les élections et les pétitions gauchistes ici...), ou sa tendance à prendre les dirigeants issus de la décolonisation, et parfois même des tyrans sanguinaires comme Ho-Chi-Minh, Mao, Pol-Pot ou Khadafi, pour des figures révolutionnaires, confondant ainsi les révoltés avec leurs nouveaux dirigeants. Limites, certes beaucoup moins

graves, mais à réfléchir quand même, du « tourisme militant » qui peuvent conduire à se déplacer de révolte en révolte ici ou là pour n'y chercher finalement rien d'autre qu'un maximum d'adrénaline. La solution serait-elle alors de se replier sur des enjeux strictement locaux et immédiats, de ces enjeux dont nous serions sûrs d'être pleinement les premiers concernés ? D'autant plus dans une époque où se développe une pensée et des pratiques particularistes dans le sens où l'objectif n'est plus l'analyse et l'attaque globales, mais devient la particularisation de chacun dans sa petite situation, sa petite identité toujours plus restreinte et étriquée, définie par mille mots et définitions, milles cases toujours plus petites. On se focalise sur une portion de lutte, un quartier par exemple, en ne cherchant jamais à mettre en exergue les aspects communs que peuvent avoir des situations singulières, mais en cherchant à montrer au contraire à quel point les conditions de chacun sont différentes et séparées. C'est bien parce que nous ne le pensons pas que nous proposons cette discussion.

Alors ce sera l'occasion à la fois de reparcourir différents moments de cette histoire, mais aussi de se demander quel internationalisme peut être mis en pratique aujourd'hui, un « aujourd'hui » qui s'embrase de mouvements émeutiers et d'actes de révoltes qui mettent à mal la tranquille existence de la domination et de l'exploitation. Face à Portland, dont la normalité ne trouve que peu de repos depuis quelques mois de révoltes continues, face aux émeutes de Beyrouth qui explosent de colères sur les ruines causées par l'horrible explosion d'un nitrate « oublié » par l'Etat, et face entre autres à tous ceux qui se mutinent et s'évadent des prisons du monde entier pour fuir la double-peine de l'enfermement avec le coronavirus, nous ne pouvons nous contenter de regarder.

Cette discussion sera donc l'occasion de se demander comment trouver le moyen d'avoir une prise et un impact sur ces événements qui nous sont si distants par bien des aspects mais dont il nous faut bien pourtant trouver des manières de nous rapprocher.

Lundi 21 septembre 19h30

We need to talk about Kevin

Lynne Ramsay - 2011
VOSTF (USA) - 110'

Construit sous la forme de flash-backs désordonnés menant tous irrémédiablement à un drame terrible dont on ne comprendra la nature qu'assez tard, ce film américain esthétiquement fascinant a subi de violentes critiques, notamment parce qu'il est difficile à prendre en main tant il est dur et psychologiquement brutal tout en ne donnant aucune explication simpliste et moralisatrice sur son sujet. On y explore à nouveau, et notre ciné-club au long cours sur la famille témoigne à chaque fois de l'intérêt de le faire, les liens familiaux pathogènes, mais sous un angle autre. Que se passe-t-il lorsqu'une relation d'amour entre une mère et son fils est un échec dès la naissance, lorsque le bruit du marteau-piqueur est préféré à celui du bébé ? Ici, les ravages de l'absence d'amour d'une mère, du défaut de présence d'un père, d'un maternage défectueux, et leurs liens avec la construction et la naissance d'une incarnation du « mal » dans toute sa banalité sont traités sans filtre, et c'est parfois plus dur à entendre et regarder que ne le serait un film d'horreur (ce que ce film n'est pas), non pas à cause d'images gores ou choquantes, mais bien à cause de rapports sociaux intolérables. C'est comme la famille, cette horreur qui n'est pas un film. On se souvient

encore que Massacre à la tronçonneuse n'avait pas besoin de se livrer au gore puisque c'était la famille elle-même qui faisait horreur. Ici aussi, et pourtant, aucune saleté, aucune dystopie, aucune misère autre qu'affective, aucune surenchère de sévices inimaginables. Quelques maltraitances « banales », des regards exsangues, des bouches obliques, rien de bien tonitruant avant un final effroyable. L'horreur est lancinante. S'il peut se trouver difficile de regarder et même de penser ce film fiévreux dans la solitude, il sera certainement enrichissant d'en discuter ensemble et de retrouver de l'équilibre pour sortir de l'apathie possiblement provoquée par un tel vertige, par cette expérience nihiliste.

Lundi 28 septembre 19h30

Sling Blade

Billy Bob Thornton - 1997
VOSTF (USA) - 135'

Il n'est pas comme nous, Karl, pour sûr. Il parle bizarrement, fait des trucs avec sa tête, a des centres d'intérêt qui ne sont pas les nôtres. Il a l'étrangeté d'un enfant dans un corps de géant. À l'âge de 12 ans, il a tué sa mère et son amant avec une faucille (« *a sling blade* »), alors ils l'ont enfermé pendant des dizaines d'années aux côtés de psychopathes sadiques. Parce qu'ils ne pouvaient plus le garder, parce qu'il n'est pas méchant, parce qu'il y a des lois, et bien que personne ne puisse le regarder dans les yeux sans le moquer, s'en inquiéter ou l'opprimer, alors ils l'ont fait sortir, après 25 ans d'internement psychiatrique. Karl ne connaît pas grand-chose à la vie et à l'extérieur, il connaît sa bible et en adopte les principes, mais personne ne voudra de lui pour sûr. Personne ? Ce n'est pas vrai. Il faut bien quelqu'un pour réparer ces tondeuses et Karl est particulièrement doué.

Et puis il y a Franck, il se fout de tout ça. Il n'est pas flic, pas juge, pas psy, il ne se sent pas investi de la mission d'incarner la normalité pour s'en faire l'agent. C'est peut-être seulement parce qu'il est un enfant. C'est peut-être parce qu'avec un beau-père alcoolique aussi violent, instable et tyrannique que le sien, il appelait un peu son ange exterminateur. Puis Karl fera peut-être l'affaire pour rétablir la justice cosmique dans une communauté frappée de morosité. Une histoire d'amitié, de liberté et de violence généreuse et cathartique.

Samedi 3 octobre 19h

Pour que la subversion ne soit jamais reléguée au rang du passé mais permette la révolution aujourd'hui

Texte d'appel à une discussion autour du documentaire "Touch The Sky : Stories, Subversions, & Complexities of Ferguson" (St-Louis, 2019, 112'), en relation avec les événements émeutiers qui ont suivi la mort de Georges Floyd

L'ignominie de la mort de Georges Floyd et les premières colères émeutières qui s'en sont suivi sont encore récentes, fraîches dans nos mémoires et dans la solidarité qui peut s'exprimer encore aujourd'hui à l'international avec une mobilisation qui se poursuit et se relance sans cesse en plusieurs point du territoire américain. En effet, cette colère n'est encore ni éteinte ou ni totalement récupérée, elle est encore bien vivace, comme à Portland par exemple ou les nuits d'émeutes violentes se succèdent encore depuis plusieurs mois. Elle se répercute à Kenosha dans le Wisconsin ces derniers jours après que Jacob Blake s'est pris 7 balles de la part d'un flic et que deux manifestants se sont fait abattre par un jeune membre d'une milice de nationalistes. Mais certaines phases émeutières moins récentes risquent malheureusement, le temps passant, de tomber dans des formes de déni, de légitimation a postériori ou de récupération politique et idéologique qui gommeront comme presque toujours l'intensité propre ainsi que les conflictualités internes si précieuses de ces moments subversifs, ou pire encore, dans l'oubli. Il en ressort donc qu'il existe un besoin, peut-être vital pour le mouvement révolutionnaire, de se rappeler de ces moments émeutiers qui passent malgré nous du présent au passé, et non seulement d'en garder la mémoire mais d'aller à contre-courant de cette force monstrueusement puissante qu'est le temps de la reconstitution historique faite pour que l'existant perdure malgré tout, en ramenant quelque chose de cette subversion passée vers le présent, pour en maintenir l'existence et la conflictualité et avoir une chance d'en finir avec ce monde de pouvoir, d'exploitation et de domination.
En 2014, un mouvement émeutier similaire par certains aspects à celui que nous connaissons actuellement aux Etats-Unis a eu lieu à Ferguson et ses environs. Similaire de par son point d'origine, la colère de milliers de personnes déclenchée par un meurtre policier qui vient faire déborder un vase toujours trop plein, comme par sa portée, avec des incendies violents, un rapport de force où l'autorité de la police est remise en question fondamentalement, et par les efforts constants de récupération politique non-violente de certains représentants plus ou moins « populaires ». Récemment, un documentaire est sorti pour l'anniversaire de cette émeute passée, un documentaire de lutte qui essaye de faire survivre à travers le temps l'expérience d'un moment subversif qui devrait ne jamais être oublié. Qui essaye aussi et surtout de faire exister les conflictualités qui ont composés ce moment, conflictualités que tous les acteurs de la pacification sociale cherchent en toute logique à désactiver. Ce documentaire, *Touch The Sky: Stories, Subversions, & Complexities of Ferguson*, composée d'images journalistiques ou policières, mais aussi d'images internes à la lutte, peut nous faire réfléchir à notre époque présente, aux émeutes que nous voyons ou vivons aujourd'hui, pour que la subversion ne s'éteigne jamais. Il ouvre la possibilité d'une réflexion théorique sur des questions crucialement révolutionnaires, comme le rapport à l'histoire des luttes par exemple, tout autant qu'il pose des questions davantage liées à des pratiques, le pillage, la notion de « violence » et ses détracteurs, les processus de pacification sociale. Encore et simplement à la subversion de l'ordre établi sous de nombreuses coutures comme celle du rapport à l'autorité et son renversement, celle de l'espace urbanisé, et une multitude d'autres. Cette projection s'inscrit dans un travail de longue haleine entretenu à la bibliothèque des Fleurs Arctiques, autour de la transmission de l'héritage révolutionnaire, par exemple par la critique du documentaire *Ni Dieu Ni Maître* de Tancrède Ramonet qui a déjà été esquissée et qui sera encore approfondie à l'avenir. Au contraire de celui que nous allons projeter à propos de Ferguson, le docu-fiction de Ramonet présente une histoire des luttes au contraire lissée et simpliste, bonne à être ingérée à une heure de grande écoute avant de passer à la téléréalité du créneau suivant, ayant perdu tout contact avec les aspérités, la vivacité et les complexités des épisodes csubversifs qu'il (mal) traite. Après le visionnage de *Touch The Sky: Stories, Subversions, & Complexities of Ferguson*, trouvons ensemble des outils et des moyens d'aller à l'encontre des dynamiques pacificatrices dont nous sommes entourés et qui sont bien propres à un système qui cherche naturellement à se protéger des attaques de divers ordres qui lui sont portées.

Lundi 5 octobre 19h30

Spartacus

Spartacus est la mise en scène par Kubrick de la plus célèbre révolte d'esclaves de l'antiquité. On va donc suivre Spartacus, acheté par Lentulus Batiatus qui veut en faire un gladiateur. La mort d'un esclave, tué par un général romain va ensuite déclencher une révolte dans le camp de gladiateur qui va tout ravager sur son passage, avec pour but de rejoindre des bateaux au sud de la botte. Des scènes de bataille dantesques et une bande originale épique permettront de surmonter la durée du métrage. Un film qui ouvre des perspectives sur le refus du cannibalisme social, sur la solidarité, le refus actif de l'encasernement et l'ouverture de brèches dans la normalité. L'oeuvre nous invitera également à une réflexion sur la résignation, y offrant des réponses disruptives et ce malgré une fin quelque peu assommante qui nous rappelle la dureté de la répression.

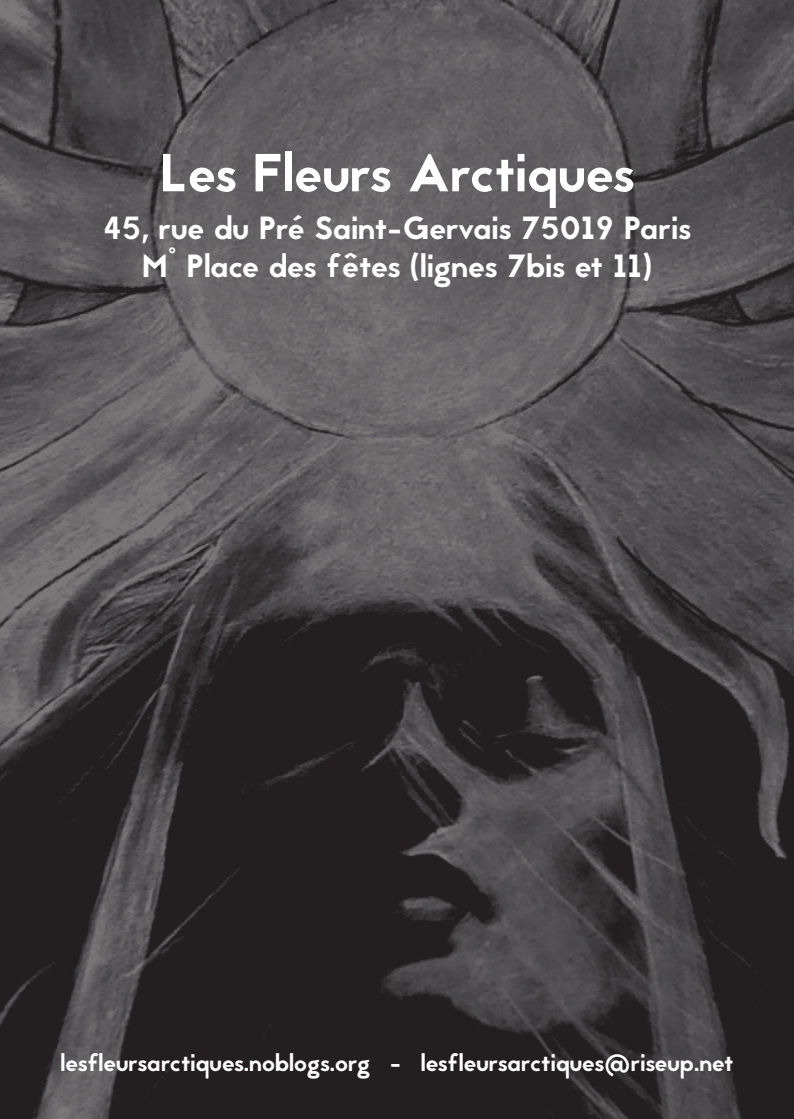
« Nous perdrons quoi ? Tous les hommes perdent quelque chose en mourant, et nous mourrons tous. Mais un esclave et un homme libre ne perdent pas la même chose. Lorsqu'un homme libre meurt il perd le plaisir de la vie, un esclave lui perd sa misère. D'ailleurs la mort est la seule liberté pour l'esclave. C'est pourquoi il ne la craint pas. Et c'est pourquoi nous vaincrons. »

Lundi 12 octobre 19h30

Parasite

Bong Joon-ho - 2019
VOSTF - 132'

Après avoir déjà projeté lors de ciné-club passés Okja, Snowpiercer et The Host, nous vous proposons de voir le dernier film en date du réalisateur sud-coréen, Bong Joon-ho, sorti en 2019 : Parasite. C'est l'histoire de deux familles, l'une miséreuse et l'autre bourgeoise, de deux mondes complètement opposés qui rentrent subitement en collision, et de cette confrontation ressort violemment l'horreur des rapports de pouvoir et de subordination. Une famille pauvre donc, qui vit dans une grande précarité dans la banlieue de Séoul, la famille Kim, joue de son ingéniosité pour se faire embaucher dans une famille bourgeoise, la famille Park. Pour cela, ils se font passer pour des intendants, des cuisiniers et des chauffeurs de luxe, mais est-ce vraiment l'apparence de richesse qui fait la classe, qui donne le pouvoir ? Ce film interroge sur ce qu'est profondément la bourgeoisie, sur ce qui constitue la classe, au-delà de la propriété et des richesses, dans le rapport aux autres, à soi-même et à l'imprévu, sur ce qui dans notre monde est empêché ou permis par elle et ce que cela a de révoltant.



Les Fleurs Arctiques

45, rue du Pré Saint-Gervais 75019 Paris
M° Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net